

L'Aubrac au Québec. Éléments de biographie d'une collection ethnographique
The Aubrac in Québec. Attempts at a biography of an ethnographic collection

Fabien Maillé-Paulin

Volume 20, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1093891ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1093891ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maillé-Paulin, F. (2022). L'Aubrac au Québec. Éléments de biographie d'une collection ethnographique. *Rabaska*, 20, 97–121.
<https://doi.org/10.7202/1093891ar>

Article abstract

This article concerns the trajectory followed by the Aubrac Collection, an assemblage of agricultural implements gathered in France in 1964 and now preserved at the Anthropology Department at the Université de Montréal. The collection exists primarily as a testimony to country life in the Aubrac region, but the author argues that it is also an indicator of the intellectual and academic contexts that gave rise to its creation and preservation. Using a biographically centred methodology, he proposes that in order to truly understand an object, it is necessary to study the institutions and individuals responsible for its creation. This approach sheds light on how the social relationships behind the object are ultimately involved in shaping it.

L'Aubrac au Québec¹. Éléments de biographie d'une collection ethnographique

FABIEN MAILLÉ-PAULIN
Université de Montréal

Introduction

Fondée au début des années 1960, la Collection ethnographique du département d'anthropologie de l'Université de Montréal (UdeM) est devenue au fil des décennies le témoin matériel de la diversité des trajectoires et des intérêts des professeurs et des étudiants qui participèrent à son développement. Riche de milliers d'objets couvrant une variété immense de sociétés et de cultures, j'eus la chance d'y être accueilli quelques mois dans le cadre d'un stage en muséologie, avec le privilège de pouvoir étudier en profondeur une collection de mon choix. L'une d'entre elles m'avait déjà marqué lors de ma première visite de la réserve en 2019. Il s'agissait d'objets originaires de France, majoritairement agricoles, qui avaient des allures d'anomalie au milieu de cette collection universitaire avant tout composée d'objets provenant de terrains plus classiques de l'anthropologie, ceux-ci tranchant finalement avec l'exotisme que l'on s'attend, spontanément, à rencontrer dans une collection ethnographique. Curieux de comprendre comment ces objets s'étaient retrouvés dans un département d'anthropologie québécois, je décidais de centrer les activités de mon stage autour de la « collection Aubrac », ainsi baptisée en référence à sa région de provenance. Le travail de documentation et de recherche que j'ai réalisé stimula de nombreux questionnements, autant d'ordre muséologique que sur l'histoire de la relation de l'anthropologie et de l'ethnologie avec les objets et les musées.

La collection Aubrac

Cette collection fut créée à la suite d'un terrain réalisé en France par Camil Guy en 1964, alors étudiant à la maîtrise du fraîchement créé département

1. Cet article est tiré d'un travail dirigé réalisé à l'Université de Montréal sous la direction d'Ingrid Hall. Je tiens à remercier pour son aide précieuse Violaine Debailleul, responsable de la Collection ethnographique du département d'anthropologie de l'UdeM.

d'anthropologie de l'UdeM. Il mena son terrain dans le cadre de la Recherche coopérative sur programme (RCP) Aubrac, un vaste projet de recherche français chapeauté par le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et réalisé en collaboration avec le Musée national des arts et traditions populaires (MNATP). Cette enquête de grande envergure rassembla ainsi plusieurs dizaines de chercheurs et s'étala de 1964 à 1966². Si ses intérêts ne se réduisaient pas à la culture matérielle, cette RCP permit la collecte d'un grand nombre d'objets qui enrichirent les galeries du MNATP, illustrant la vie et les technologies agricoles de cette région.

Région située en plein cœur du Massif central, l'Aubrac est à cheval sur trois départements, le Cantal, l'Aveyron et la Lozère. Constituée de hauts plateaux, c'était dans les années 1960 une région relativement pauvre dédiée à l'élevage bovin et encore à l'écart de la modernisation agricole qui prévalait ailleurs en France. Elle se caractérisait également par la pratique de l'estivage, qui consistait à amener les troupeaux dans les pâturages d'altitudes entre les mois de mai et d'octobre. La pratique de l'élevage était alors principalement associée à la production fromagère, qui s'organisait autour des burons, bâtiments dédiés à la fabrication du fromage qui étaient occupés par une équipe d'hommes durant toute la période d'estive. Le reste de son activité économique pouvait être dite de subsistance (culture céréalière et de la pomme de terre), les sols rocailleux et le climat rigoureux de l'Aubrac rendant difficile une exploitation plus intensive des sols.

Au moment où débutait la RCP, l'Aubrac traversait une période difficile, la région étant marquée par un fort déclin démographique et par une perte de vitesse de sa production fromagère, l'éprouvant travail dans les burons ayant commencé à être progressivement délaissé à partir des années 1950. Comme beaucoup d'autres régions de France de l'époque dont l'économie était basée sur l'activité agricole, l'Aubrac était confrontée à une transformation profonde et rapide de son organisation socioéconomique, qui se manifestait dans son cas par une transition d'un élevage pour la production fromagère à un élevage tourné vers la production de viande³. Cette situation de transition que vivait alors l'Aubrac a conditionné, pour plusieurs raisons qui sont décrites plus loin, son choix comme sujet de la RCP.

2. Ce modèle d'enquête, ditensif, mobilisant de nombreux chercheurs et centré sur un espace délimité (commune, région, etc.) a été celui par lequel s'est développée l'ethnologie de la France pendant les années 1960 et 1970. Pour plus de détails sur l'histoire, les apports et les ratés de ces grandes enquêtes, voir Jean-François Simon, Bernard Paillard et Laurent Le Gall, *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Centre de recherche bretonne et celtique, 2010, 395 p.

3. Arnauld Chandivert, « Sur les plateaux de l'histoire. La RCP "Aubrac 1964" », *Ethnographiques.org*, n° 32, 2016, p. 12.

Aperçu de la collection⁴

Centré sur la commune de Marchastel (Lozère), le terrain de Camil Guy explorait avant tout les enjeux socioéconomiques qui traversaient cette petite commune, ses intérêts de recherche ne portant guère sur les objets. Toutefois, comme cela était souhaité par les responsables de la RCP, des objets furent collectés dans le cadre de son séjour en Aubrac et par la suite envoyés à Montréal afin d'intégrer la collection qui avait vu le jour peu de temps après la fondation du département d'anthropologie de l'UdeM. Il ne sera pas question ici de décrire dans le détail chacun des 80 objets de la collection Aubrac, mais plutôt d'en présenter les principales caractéristiques afin de permettre au lecteur d'en avoir au moins un aperçu général.

Tout d'abord, on peut dégager quelques thèmes couverts par ces objets. Un grand nombre d'entre eux se rapportent aux travaux agricoles (culture céréalière, de la pomme de terre et de l'herbe) ou à l'aménagement des sols, dont par exemple : des houes, des pioches, un volant, des fléaux, une faux, ou encore un coupe-foin. D'autres concernent les pratiques d'élevage (p. ex. : bâton de bouvier, cloches et sonnailles, cordes à veaux) et la fabrication du fromage (p. ex. : faisselles, moules et selle à presser le caillé). En moins grand nombre, on peut y trouver des objets concernant le transport (jougs de corne, balancier ou chevilles d'attache), l'habillement (bottes et sabots) et la vie domestique (battoir à linge et bâton à aligot). Malgré l'importante variété des objets qui constituent cette collection, on notera toutefois qu'il s'agit en très grande majorité d'objets techniques, qui rendent compte d'un pan particulier de la vie en Aubrac, soit l'activité agropastorale, et qui permettent avant tout d'en apprécier l'état technologique.

Une autre caractéristique frappante concerne l'état des objets. On peut en regrouper la plupart en deux ensembles : d'un côté, des objets « neufs », c'est-à-dire qui ont été achetés par le collecteur et qui n'ont jamais servi ; de l'autre, une majorité d'objets que l'on pourrait qualifier d'« usés ». Dans le cas des objets usés, on peut suspecter pour certains qu'ils n'étaient déjà plus utilisés lors de leur collecte, certains étant brisés, irrémédiablement oxydés, voire portant les traces d'un abandon durable aux éléments. On notera finalement que, sans surprise, les objets usés sont surtout des dons (principalement d'habitants de Marchastel), alors que les neufs ont été achetés à Nasbinals, un autre village lozérien, probablement lors d'une foire.

Problématique et objectifs

Cet article propose d'analyser la trajectoire de la collection Aubrac et soutient l'idée qu'elle peut être comprise comme le produit d'un contexte

4. Les fiches des objets sont disponibles sur le site web de la collection ethnographique de l'UdeM : collectionethno.umontreal.ca.

intellectuel et des intentions de ceux et celles qui ont participé à sa collecte et à sa conservation. Plus exactement, il s'agit de comprendre quelles ont été les motivations à l'origine de sa constitution et comment celles-ci peuvent éclairer sa morphologie : en bref, pourquoi ces objets, de prime abord assez banaux, ont-ils attiré l'attention d'ethnologues, au point parfois de les sortir des granges dans lesquelles ils avaient été abandonnés, pour ensuite en prendre le plus grand soin et les considérer dignes d'être protégés et mis en valeur ? Plus largement, comment une collection ethnographique, comme celle de l'Aubrac, peut-elle traduire des intentions de collectionnement et, en fin de compte, participer à construire une certaine vision de la société dans laquelle les objets ont été collectés ? Ces questions invitent à dépasser l'idée que cette collection serait univoque, autrement dit qu'elle ne serait que le témoin de la société aubracienne. Plutôt, il s'agit de montrer qu'elle est autant, voire peut-être davantage, le témoin de postures intellectuelles particulières et que ses significations résident avant tout dans sa trajectoire de vie et dans les motivations des personnes qui ont acquis ces objets en vue de les conserver et de leur attribuer un propos.

Afin de soutenir cette hypothèse, la première partie de cet article présente l'approche méthodologique de la « biographie d'objet » synthétisée et opérationnalisée par Thierry Bonnot, tout en réfléchissant à la manière dont elle peut être appliquée à une collection – ce qui soulève des enjeux différents de l'étude d'objets individuels. La collection est ensuite resituée dans le contexte scientifique et intellectuel où les objets qui la composent furent collectés, soit celui de la RCP Aubrac, qu'il faut elle-même replacer plus largement dans celui du développement de l'ethnologie française à travers le MNATP, montrant comment ce contexte a participé à la façonner. Finalement, je présente les conditions qui ont amené à l'intégration de ces objets à la collection ethnographique du département d'anthropologie de l'UdeM, et ce, en m'intéressant à ses origines et aux orientations intellectuelles de ses fondateurs, ainsi qu'au contexte de l'anthropologie au Québec.

Les analyses proposées ici s'appuient sur les archives mises à disposition par la collection ethnographique du département d'anthropologie, ainsi que celles de la RCP Aubrac qui m'ont été accessibles⁵. Je mets également à contribution les résultats d'entrevues semi-dirigées réalisées avec les fondateurs du département d'anthropologie, Guy Dubreuil et Jean Benoist, ainsi qu'avec Camil Guy, et qui ont permis d'éclairer le volet québécois de

5. Les archives de la RCP Aubrac sont aujourd'hui conservées au Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM). Il fut impossible d'accéder à certains documents clés, comme ceux portant sur le travail de terrain de Camil Guy. Néanmoins, il fut possible de consulter certains documents de cette RCP rendus disponibles en ligne par l'École des hautes études en sciences sociales, en particulier des documents généraux relatifs à l'organisation et à la coordination de la Rcp.

l'histoire de cette collection⁶.

Biographie d'objet et collection

Les connaissances relatives aux objets conservés par les institutions muséales sont pour ces dernières d'une importance primordiale. Ce sont en effet ces connaissances qui permettent d'attribuer une signification aux objets et d'ainsi leur fixer une fonction particulière en tant qu'objets de musée. Le travail de documentation des objets est crucial pour générer et conserver des connaissances les concernant, celles-ci étant, pour la grande majorité des objets, compilées dans des fiches qui leur sont associées. Ces fiches comprennent habituellement des informations de base sur l'objet, comme son nom, celui de son créateur, ou encore sa provenance. Dans le cas d'objets ethnographiques, ces fiches comprendront également des détails sur la culture ou la société à laquelle il est associé, ainsi que sur sa fonction au sein de celle-ci et sur la manière de l'utiliser ; en bref des informations sur sa « vie d'avant » son entrée dans la collection.

Cette manière d'organiser les connaissances entourant les objets comporte toutefois certaines limites, inhérentes à l'effort de classification et de mise en ordre de collections qui comprennent une quantité parfois considérable d'objets. Tout d'abord, elle tend à donner l'impression que l'objet est « statique et isolé⁷ », autrement dit existant en dehors du temps et ainsi imperméable au changement, sa trajectoire se limitant au passage d'une fonction à une autre, soit celle pour laquelle il a été conçu à celle d'objet de musée. Ensuite, elle offre un regard forcément dirigé sur l'objet, qui est limité à un nombre réduit de significations. Cette approche de l'objet a finalement tendance à être archétypale, amenant à le concevoir comme représentatif d'une fonction, qui permet d'établir son utilisation.

L'approche biographique propose une manière différente de concevoir et d'aborder les objets. Cette approche a émergé dans le contexte d'un regain d'intérêt de plusieurs disciplines des sciences humaines pour la culture matérielle⁸ et appelle à replacer les objets au cœur de l'étude des phénomènes sociaux et culturels. Comme son nom l'indique, elle invite à partir du principe que les objets ont une vie propre, avec un début et une fin, et que celle-ci est faite d'événements, au même titre que la vie des personnes⁹.

6. Les entrevues avec les fondateurs ont été menées à deux époques différentes par Violaine Debailleul, en 2004 avec M. Dubreuil et en 2021 avec M. Benoist. L'entrevue avec M. Guy fut réalisée dans le cadre de mon stage à l'hiver 2021.

7. Chris Gosden et Yvonne Marshall, « The Cultural Biography of Objects », *World archaeology*, vol. 31, n° 2, 1999, p. 170.

8. Thierry Bonnot, « L'Ethnographie au musée : valeur des objets et science sociale », *Ethno-graphiques.org*, n° 11, 2006, paragraphe 9.

9. Thierry Bonnot, « La Biographie d'objets : une proposition de synthèse », *Culture & Musées. Muséologie et recherches sur la culture*, n° 25, 2015, p. 166.

Cette façon d'aborder les objets a plusieurs implications sur la manière de les concevoir et sur ce que l'on cherche à en dire. Tout d'abord, « penser biographiquement » les objets, pour reprendre l'expression de Gosden et Marshall¹⁰, permet d'insister sur le fait que leur existence est faite de changements et de transformations : autrement dit, « leur statut n'est jamais définitif »¹¹ et évolue au gré des contextes dans lesquels ils sont placés. La vie des objets est ainsi loin d'être statique et réductible à leur fonction initiale, « la biographie des choses [permettant] de tenir compte d'une multiplicité de contextes successifs, restituant ainsi la polysémie de l'objet dans son historicité complète et non dans une histoire sélective¹² ». Aussi, cette approche incite à mettre l'accent sur la relation entre les objets et les personnes en montrant que le statut des objets, et ses transformations, est avant tout le résultat d'interactions sociales, qui deviennent finalement le moteur des changements dans la vie de l'objet : « [L'approche biographique] cherche à comprendre la manière dont les objets sont investis de significations par les interactions sociales dans lesquelles ils sont pris. Ces significations changent et sont renégociées tout au long de la vie de l'objet.¹³ ».

La biographie d'objet est finalement une approche méthodologique qui invite à embrasser les objets dans toute leur complexité en suivant le fil rouge des relations dans lesquelles ils sont impliqués, permettant de faire ressortir par elles des éléments de contexte et des enjeux qui s'y rapportent : « Les biographies des choses peuvent rendre saillant ce qui resterait obscur autrement¹⁴ ». Autrement dit, elle permet d'étendre le spectre des significations possibles des objets, ce qui est difficile à opérer à partir des catégories des outils documentaires nécessaires à la gestion des collections, qui ont davantage besoin de la stabilité permise par des normes de classification strictes pour accomplir leur mission de documentation des objets. C'est cette part manquante de narrativité et de complexité que l'approche biographique permet d'apporter et qui en fait un outil intéressant pour enrichir les connaissances sur des objets de collection.

La vie d'une collection

Ainsi, l'approche biographique, en s'intéressant à la trajectoire propre d'un objet, insiste surtout sur son unicité : elle s'intéresse à ce qui en fait un objet

10. Chris Gosden et Yvonne Marshall, *op. cit.*, p. 170-172.

11. Alban Bensa, *La Fin de l'exotisme, essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, 2006, p. 156, cité dans Thierry Bonnot, « La Biographie d'objets », *op. cit.*, p. 178.

12. Thierry Bonnot, « La Biographie d'objets », *op. cit.*, p. 175.

13. Chris Gosden et Yvonne Marshall, *op. cit.*, p. 170.

14. Igor Kopytoff, « The Cultural Biography of Things : Commoditization as Process », dans *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective* sous la direction d'Arjun Appadurai, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 67, cité dans Thierry Bonnot, « La Biographie d'objets », *op. cit.*, p. 168.

à part et irréductible aux catégories des conservateurs et des catalogueurs. Toutefois, il s'agit ici d'utiliser cette approche non pas pour analyser des objets individuels, mais une collection, ce qui nécessite quelques ajustements. Par ailleurs, il faut tenir compte du type de collection auquel on a affaire, ici ethnographique, c'est-à-dire qui a été formée dans la perspective de produire des connaissances sur une société ou une culture. Afin de déterminer la contribution que peut représenter l'approche biographique appliquée à une collection, il peut être pertinent de se pencher sur sa définition. Comme l'écrit Yves Bergeron :

Une collection peut être définie comme un ensemble d'objets matériels ou immatériels [...] qu'un individu ou un établissement a pris soin de rassembler, de sélectionner, de classer, de conserver dans un contexte sécurisé et le plus souvent de communiquer à un public plus ou moins large, selon qu'elle est publique ou privée. Pour constituer une véritable collection, il faut par ailleurs que ces regroupements d'objets forment un ensemble (relativement) cohérent et signifiant¹⁵.

Cette définition pointe plusieurs éléments importants. Tout d'abord, l'idée qu'il y a une sélection : on n'inclut pas n'importe quel objet dans une collection, certains sont considérés plus pertinents, voire indispensables, alors que d'autres peuvent en être écartés. En bref, certains objets sont considérés comme plus signifiants que d'autres, selon le propos que l'on souhaite développer à travers eux. Appliqué au cas d'une collection ethnographique, cela revient à dire que certains objets sont plus à même de décrire les sociétés étudiées par les ethnologues, car il serait inenvisageable de représenter l'entièreté de leur culture matérielle. Cette idée d'une sélection des objets en vue d'assurer une certaine cohérence suppose ainsi qu'il y a derrière toute collection des intentions particulières – pour les collections ethnographiques des intentions de représentation – et en amont un projet qui guide la pratique de collectionnement¹⁶.

L'approche biographique appliquée à une collection invite à se concentrer sur ce moment clé qu'est la collecte, qui correspond finalement au moment de sa naissance, soit celui où l'on décide que des objets méritent d'être extraits de leur contexte afin d'en faire des « sémiophores » – c'est-à-dire des « objets porteurs de signification qui ont perdu leur fonction originale ainsi que leur valeur d'échange et qui acquièrent dès lors qu'ils sont collectionnés de nouvelles significations symboliques¹⁷ ». Afin de comprendre ce moment, il faut s'intéresser à ceux qui ont décidé d'opérer cette transformation du statut

15. Yves Bergeron, « Collection », dans *Dictionnaire encyclopédique de muséologie* sous la direction d'André Desvallées et François Mairesse, Paris, Armand Colin, 2011, p. 53.

16. *Ibid.*, p. 55.

17. *Loc. cit.*

des objets, ainsi qu'à ceux qui s'y intéressent en tant qu'objets de collection. Autrement dit, cette approche permet de faire ressortir à la fois les interactions sociales qui ont mené à la collecte des objets et le sens qui se cache sous leur sélection, en rendant visible les logiques qui ont amené des collecteurs à choisir certains objets plutôt que d'autres et à les identifier comme propices à représenter une société. Plus largement, cette manière d'aborder une collection fait ressortir la pluralité de ses significations. Dans le cas d'une collection ethnographique, cela consiste à dire qu'elle permet autant de parler de la société ou de la culture à laquelle elle est associée que des collecteurs eux-mêmes et de leur façon de concevoir cette société ou cette culture.

Éléments de biographie de la collection Aubrac

À la lumière de cette approche, mon intention est de m'intéresser à deux moments clés de la vie de la collection Aubrac. Le premier correspond à la collecte des objets qui la composent, et qu'il faut replacer dans le contexte plus large de la collecte réalisée par la RCP Aubrac, dont les méthodes et les objectifs ont conditionné le choix des objets. Leur compréhension nécessite toutefois de s'intéresser préalablement à l'institution qui a chapeauté cette RCP, soit le MNATP. Le second moment concerne les conditions qui ont mené à leur intégration à la collection ethnographique de l'UdeM. Ces deux événements, bien que distincts, ne se suivent pas de manière linéaire, mais sont plutôt imbriqués l'un dans l'autre.

Il importe également de préciser qu'il s'agit de pans particuliers de l'histoire de cette collection qui seront abordés ici¹⁸, ainsi que de rappeler que l'utilisation qui est faite de l'approche biographique cherche avant tout à montrer qu'il est possible, par ces objets, de retracer la « généalogie intellectuelle » qui a guidé leur sélection et qui les a amenés à être intégrés à un département d'anthropologie québécois. Autrement dit, on prend ici la perspective des collecteurs et de leur institution sur ces objets, en montrant comment des contextes institutionnels et scientifiques, eux-mêmes inscrits dans une histoire particulière, donnent un sens à cette collection.

Aux origines de la RCP Aubrac : le MNATP

Afin de comprendre le choix de l'Aubrac comme sujet de cette RCP, ainsi que la manière dont le travail de collecte y a été mené, il importe de se pencher dans un premier temps sur l'histoire du MNATP. En effet, s'intéresser à sa tradition scientifique et muséologique, ainsi qu'à la manière dont il conçoit les

18. Un des pans de cette histoire qu'il aurait été intéressant d'explorer est celui de la relation entre les collecteurs et les donateurs lors de la RCP Aubrac. Il aurait en effet permis d'entrevoir la rencontre entre différents regards sur les objets et sur la manière dont elle a pu influencer la collecte.

objets ethnographiques et leur fonction, permet de mieux saisir comment la collecte de la RCP Aubrac a cherché à représenter et à dépeindre cette région.

Comme chacun sait, le MNATP est une figure majeure de l'histoire des musées et de l'ethnologie en France, aussi célèbre pour l'ampleur de son projet que pour les difficultés qui parsemèrent sa longue mise en œuvre. Fondé en 1937, ce musée fut porté dès sa création par un homme qui marqua profondément le paysage muséologique (et ethnologique) français, Georges-Henri Rivière (1897-1985). Ayant fait ses armes au Musée d'ethnographie du Trocadéro, Rivière ambitionnait d'ériger un musée dédié au folklore de la France, absent du paysage muséal français alors que ce type de musée se développait rapidement un peu partout dans le reste de l'Europe¹⁹. À contre-courant de la muséologie d'alors, il s'agissait de donner à voir le versant populaire de la société française, supposé incarner plus justement l'expression de ses traditions, tranquillement transformées par l'inéluctable modernisation du pays et ultimement vouées à disparaître²⁰. Il se donnait ainsi la mission de collecter, de conserver et de montrer les témoins matériels de ces traditions, qui couvraient autant de domaines que l'agriculture, l'architecture, l'habillement, la vie domestique, les jeux et les loisirs, le chant, la danse, etc.

Outre les nombreuses innovations muséographiques qui distinguèrent le MNATP dès sa création et tout au long des années « Rivière », il se caractérisait également par l'importance qu'il accordait à la recherche, afin de raisonner à la fois son travail de collecte et de mise en valeur des traditions populaires de la France. Encore qualifié de « folklorique » avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, le musée imaginé et échafaudé par Rivière avait dès ses débuts une vocation scientifique : s'il devait diffuser des connaissances, celles-ci devaient répondre aux plus hauts critères de qualité et de sérieux.

Dans les années d'après-guerre, ce rôle du MNATP comme institution de recherche devint premier et s'imposa comme indissociable de ses activités muséales. Il s'y développa ainsi l'idée d'un musée-laboratoire, qui fut particulièrement illustrée par le projet d'organisation même du musée (dont l'ouverture du bâtiment définitif n'arriva finalement qu'en 1972), avec d'un côté une « Galerie d'étude », dédiée aux chercheurs et à l'activité scientifique, et de l'autre une « Galerie culturelle », s'adressant au public²¹. Les années d'après-guerre furent également pour le musée celles d'une transformation

19. Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, Paris, Stock, 2005, p. 18-21.

20. Isac Chiva, « Georges-Henri Rivière : un demi-siècle d'ethnologie de la France », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines* n° 5, 1985, paragraphe 8 : journals.openedition.org/terrain/2887.

21. Martine Segalen, « L'Impossible Musée des cultures de la France. Le cas du musée national des Arts et Traditions populaires », dans *Les Musées d'ethnologie. Culture, politique et changement institutionnel* sous la direction de Camille Mazé, Frédéric Poulard et Christelle Ventura, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2013, p. 160.

disciplinaire²² : s'il s'inscrivait initialement dans la lignée des études folkloriques, il en abandonna finalement le terme, entaché par les années vichystes, s'arrimant plutôt à celui d'ethnologie de la France²³. Cette transition visait à asseoir la légitimité des activités scientifiques du musée, ainsi que par la bande celle des projets muséographiques, mais exprimait également une volonté, centrale dans l'approche de Rivière, de restituer au maximum le contexte dans lequel les objets étaient collectés. Pour Rivière, c'est ce contexte qui donne aux objets collectés leur valeur et leur signification²⁴.

Malgré la manière dont le MNATP participa à faire transiter l'étude du folklore français vers l'ethnologie de la France, force est de constater qu'il présentait, dans les deux décennies d'après-guerre, une certaine continuité avec les paradigmes associés aux études folkloriques et qui avaient participé à circonscrire les intérêts initiaux du musée. Le partage entre étude de la tradition et de la modernité persistait ainsi, les communautés rurales, avant tout paysannes, restant son intérêt premier ; l'étude de la culture matérielle restait centrée sur les savoir-faire et les techniques préindustriels. Comme le résume Segalen à propos de la période 1948-1962, « il s'agissait d'étudier la civilisation traditionnelle rurale, d'en recueillir les derniers feux, à l'aide de missions sur le terrain et en suivant le modèle des monographies d'objet très détaillées que Marcel Maquet avait mis au point. La culture matérielle était la principale cible des recherches, ainsi que l'art populaire et les manifestations sociales (fêtes, calendrier traditionnel)²⁵ ». Échafaudée en 1963, la RCP Aubrac devait se distinguer des recherches réalisées durant cette période et amener le MNATP à « dire définitivement adieu au folklore²⁶ ». Mais, par certains aspects, cette recherche coopérative resta fortement imprégnée par les approches antérieures du musée, en particulier en ce qui concerne les objets.

22. Martine Segalen, « Un regard sur le Centre d'ethnologie française », *La Revue pour l'histoire du CNRS*, n° 13, 2005, paragraphe 6 : journals.openedition.org/histoire-cnrs/1683.

23. Cette distinction entre ethnologie et folklore, dont le Musée de l'Homme et le MNATP étaient l'incarnation, était le résultat du partage que les sciences humaines d'alors opéraient dans l'étude des sociétés dites traditionnelles, entre celles avec écritures et celles sans. Dans ce grand partage, le folklore était alors « défini comme l'étude des pratiques et des croyances du peuple dans les sociétés à écriture, surtout celui des campagnes européennes, et, selon certaines définitions, cette discipline était encore limitée aux éléments de culture qui pouvaient être considérés comme les survivances d'un passé préindustriel ». Voir Susan Carol Rogers, « L'Anthropologie en France », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, vol. 2002, paragraphe 3 : journals.openedition.org/terrain/1476.

24. André Desvallées, « L'Expologie de Georges-Henri Rivière : des collectes systématiques aux unités écologiques. La question du contexte », dans *Du folklore à l'ethnologie* sous la direction Denis-Michel Boëll, Jacqueline Christophe et Régis Meyran, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 2009, paragraphe 11 : books.openedition.org/editionsmsh/10100.

25. Martine Segalen, « Un regard sur le Centre d'ethnologie française », *op. cit.*, paragraphe 7.

26. *Ibid.*, paragraphe 9.

Musée et ethnologie : l'objet-témoin

La manière dont le MNATP concevait les objets témoigne également d'une approche particulière, qui permet d'éclairer la collecte réalisée au cours de la RCP Aubrac. Souhaitant étudier et donner à voir la diversité des traditions populaires de la France, Rivière décrivait ainsi, lors d'une conférence en 1936, le rôle de son musée et la manière dont les objets y seraient conçus :

Rassembler et classer des objets regardés comme présentant un intérêt folklorique, c'est-à-dire comme les témoins de certains faits sociologiques. Dans un tel musée, l'objet ne sera pas considéré comme une simple curiosité ou une valeur purement esthétique, mais comme le signe matériel de quelque chose de vivant, en l'occurrence des techniques, coutumes, traditions, représentations qui ont cours dans les milieux proprement populaires²⁷.

Cette idée de l'objet de musée comme « signe matériel » peut être mise en continuité avec un concept qui a durablement caractérisé le rapport des musées d'ethnologie aux objets, soit celui d'« objet-témoin ». Formellement théorisé par Jean Gabus²⁸, ce concept considère que « l'objet est témoin du milieu [...], témoin du niveau de technique, du niveau de vie, de l'organisation sociale, de l'économie, de la religion et du rituel, de l'art local, de la cosmogonie, etc. L'objet porte alors un très lourd fardeau, il est un coffre-fort qui recèle des secrets de la société et le rôle du conservateur est de le faire parler²⁹ ». L'objet est ainsi un moyen de documenter une société, mais constitue également une façon de la représenter en permettant, dans un cadre muséographique, d'accéder au contexte dont il est issu. Pour Rivière c'est la recherche en amont qui permet à l'objet-témoin de remplir le plus efficacement son rôle, qui permet de le faire parler adéquatement : en documentant le contexte d'origine de l'objet, son milieu, on favorise son rôle de témoin, la collecte nécessitant dès lors de s'accorder avec l'activité ethnographique.

Révolutionner l'ethnologie de la France : la RCP Aubrac

Initialement imaginée par Corneille Jest et André Leroi-Gourhan, l'administration de cette RCP fut proposée à Georges-Henri Rivière en 1963³⁰. Son objectif était double : le premier, plutôt associé à une démarche de re-

27. Georges-Henri Rivière, « Les Musées de folklore à l'étranger et le futur musée français des Arts et Traditions populaires », *Revue de folklore français et de folklore colonial*, mai-juin 1936, p. 13 ; cité dans Martine Segalen, « Le premier programme muséographique du musée national des Arts et Traditions populaires (1937-1941) » dans *Du folklore à l'ethnologie* sous la direction de Denis-Michel Boëll, Jacqueline Christophe et Régis Meyran, *op. cit.*, note 2. books.openedition.org/edition-smsh/10104.

28. Jean Gabus, « Aesthetic Principles and General Planning of Educational Exhibitions », *Museum International*, vol. 18, n° 1, 1965, p. 1-59.

29. Martine Segalen « L'Impossible Musée des cultures de la France », *op. cit.*, p. 162-163.

30. Martine Segalen, « L'Enquête de la RCP Aubrac (1963-1966) : une stratégie intellectuelle, un enjeu institutionnel », dans *En France rurale*, *op. cit.*, paragraphe 2 : books.openedition.org/pur/102770.

cherche fondamentale, consistait à étudier en profondeur un « établissement humain », d'en fournir une « connaissance globale³¹ » en s'intéressant à l'ensemble de ses activités économiques, sociales et culturelles. Le second objectif se voulait plus appliqué et visait « à mieux comprendre, à mieux orienter une structure sociale menacée par le développement industriel³² » ; il s'agissait ainsi d'assister par la recherche une région qui vivait avec difficulté la transition de son organisation socioéconomique et de ses activités de production en lien avec l'élevage bovin. Développé au début des années 1960 par le CNRS, le modèle des RCP valorisait l'interdisciplinarité. Celle de l'Aubrac rassembla ainsi des équipes d'agronomes, des sociologues économiques, des ethnologues, des historiens et des linguistes. Le projet fut ainsi vaste et ambitionnait de restituer cet établissement humain dans sa totalité.

Un projet de sauvetage

La situation difficile de l'Aubrac au moment de son élection comme sujet de cette RCP s'inscrivait dans le contexte plus large des transformations qui touchaient les campagnes de France : plus qu'une simple réorganisation de la production agricole qu'il s'agissait de calquer sur un modèle industriel, c'était un écosystème social qui disparaissait et dans lequel le paysan était appelé à se muer en producteur agricole³³. Le but de la RCP Aubrac se voulait ainsi une entreprise de sauvetage des vestiges d'une société paysanne sur le point de disparaître, emportant du même coup des savoir-faire et des technologies séculaires. Cette urgence était clairement formulée dans la présentation du projet de la RCP de 1963 :

Comme dans d'autres domaines du monde rural, on constate une évolution rapide du personnel, de la race bovine, des conditions économiques. La raréfaction de la main-d'œuvre et l'élévation des salaires deviennent telles que les propriétaires des montagnes renoncent à conserver les structures séculaires. La traite est abandonnée, l'aire de diffusion de la race bovine d'Aubrac diminue, d'antiques outillages cessent d'être fabriqués et disparaissent, la culture spirituelle suit la culture matérielle dans ce déclin, les jeunes oublient les traditions anciennes. C'est dire l'urgence, après l'intérêt, d'une étude ethnographique globale du mode de vie³⁴.

31. Georges-Henri Rivière, *État d'avancement des travaux et programme de la RCP Aubrac*, Musée des Arts et Traditions populaires, Paris-Laguiole, 8-15 octobre 1964, p. 29.

32. *Loc. cit.*

33. Henri Mendras définit ainsi la société paysanne dans son fameux ouvrage *La Fin des paysans* : « Une société paysanne est un ensemble relativement autonome au sein d'une société globale plus large. [...] [Elle] se subdivise en collectivités locales qui vivent en relative autarcie démographique, économique et culturelle. » L'Aubrac correspondait plutôt bien à cette définition de la société paysanne, bien qu'elle en illustrât à l'époque de la RCP la mort lente. Voir Henri Mendras, *La Fin des paysans. Suivi d'une réflexion sur la fin des paysans, vingt ans après*, Arles, Actes Sud, 1984, p. 16-17.

34. George-Henri Rivière, *Enquête Aubrac 1964. Recherche ethnographique coopérative sur un élevage transhumant dans les Monts d'Aubrac*, Paris, Musée des Arts et Traditions populaires, 18 juillet

Ce sauvetage fut mis en œuvre à travers bien sûr le travail ethnographique, mais également par un immense travail de documentation photographique et sonore, la production de dessins et de films, et la collecte de quasiment 1 000 objets.

Contributions et écueils

Étalée sur deux années d'enquête (1964-1966) et complétée par quelques retours sporadiques sur le terrain, cette RCP a reçu, *a posteriori*, des appréciations pour le moins variées. D'un côté, on en souligne les contributions et les innovations, surtout en matière de méthode. En effet, organisé autour d'un quartier général établi à Laguiole (Aveyron), le travail de coordination fut exemplaire et à la hauteur de l'ampleur du projet, permettant de favoriser la collaboration de plus de quarante chercheurs répartis sur l'ensemble de l'Aubrac³⁵. De son côté, le travail des agronomes contribua à imaginer les pistes possibles d'une transition économique de la région. Du côté de la recherche fondamentale, l'étude de l'élevage ovin et bovin et du travail dans les burons furent l'occasion d'amorcer un dialogue entre l'histoire et l'ethnologie³⁶. En effet, plutôt que de dresser un portrait figé et intemporel de ces pratiques, ces études, en particulier sous l'influence de Charles Parrain, montraient leur évolution et leur transformation au fil du temps et illustraient la pertinence de les historiser, invitant à voir ces savoir-faire traditionnels dans leur dynamisme³⁷. L'autre contribution célèbre de la RCP Aubrac fut sans aucun doute l'étude de Jean-Luc Chodkiewicz sur l'Aubrac à Paris³⁸. Anticipant l'anthropologie urbaine, elle s'intéressait aux communautés aubraciennes établies à Paris et regroupées en associations. En plus de s'intéresser aux migrations internes, elle montrait comment ces communautés devenaient le terreau de l'affirmation des identités régionales et de la construction de leur tradition³⁹. Finalement, l'utilisation des technologies audiovisuelles lors de cette RCP montrait comment ces outils, nouveaux à l'époque, pouvaient contribuer à la recherche et à la muséographie⁴⁰.

1963, p. 2.

35. Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, *op. cit.*, p. 180.

36. Martine Segalen, « L'Aubrac, bientôt trente ans », *Ethnologie française*, vol. 18, n° 4, 1988, p. 391.

37. On montrait ainsi comment l'élevage ovin avait laissé place à l'élevage bovin dans le courant du XIX^e siècle et l'origine auvergnate de la production fromagère dans les burons, l'Aubrac lui devant la plupart de ses techniques en matière de fabrication du fromage. Voir Martine Segalen, « Le Traitement de la modernité au musée national des Arts et Traditions populaires (1960-1996) », *Ateliers d'anthropologie*, n° 23, 2001, p. 51.

38. *L'Aubrac, Tome 4 : Ethnologie contemporaine II. Montagnes. L'homme des burons. Thérapeutique. L'Aubrac à Paris*, Paris, Éditions du CNRS, 1973.

39. Martine Segalen, « L'Enquête de la RCP Aubrac (1963-1966) », *op. cit.*, paragraphe 22.

40. « Près de 10 000 photographies, 700 dessins sur calques, près de 4 000 enregistrements sonores (musique, langage, entretiens enregistrés) [et] une douzaine de films » furent produits lors de la

Malgré ses apports et ses innovations, cette RCP fut aussi retenue pour ses nombreuses limites, sa postérité n'étant finalement pas à la hauteur de son ampleur⁴¹. Tout d'abord, elle fut loin de tenir ses promesses en matière d'interdisciplinarité⁴², ne proposant pas de réelle synthèse du travail réalisé par les différentes disciplines⁴³ et donnant l'impression d'être enclavée en trois ensembles : le travail des agronomes sur la race Aubrac et sur les défis des changements dans la pratique de l'élevage ; celui des sociologues économiques, dressant le portrait d'une communauté rurale en décrépitude et en crise ; et finalement celui des ethnologues, historiens et linguistiques, centrés sur des monographies de village⁴⁴ ou soucieux de documenter et de collecter les traditions menacées de l'Aubrac. Le manque de portée théorique lui fut également reproché, donnant finalement à voir un produit avant tout descriptif⁴⁵. On voit dans ce dernier défaut l'influence de l'approche propre au MNATP et de son souci de faire le relevé systématique de la société paysanne et de ses traits les plus traditionnels, qui fait dire assez durement à Laferté et Renahy à propos de cette RCP que, « à la manière des folkloristes de l'entre-deux-guerres, l'accumulation [faisait] ici figure de science⁴⁶ ». Cette continuité visible dans la RCP Aubrac des approches développées dès ses origines par le MNATP – insistance sur une certaine idée de la tradition et volonté de la sauver de l'oubli – est également visible dans le travail de collecte.

Collecter l'Aubrac

À la manière des enquêtes-collectes réalisées par le MNATP depuis la fin des années 1930, la RCP Aubrac fut également vue comme une occasion d'enrichir les collections et, pour certains objets, la Galerie culturelle du nouveau bâtiment du musée, alors en construction. Cette collecte avait l'ambition, au même titre que la recherche, de restituer la totalité de la société aubracienne, c'est-à-dire un « Aubrac en concentré⁴⁷ », avec l'assistance d'autres formes de documents (photographies, phonogrammes, films, etc.). Sur le plan du

RCP Aubrac. Voir Martine Segalen, « L'Enquête de la RCP Aubrac (1963-1966) », *op. cit.*, paragraphe 35.

41. Cette absence de postérité est aussi souvent associée à la lenteur des publications des résultats de la RCP Aubrac. Pourtant clôturée en 1967, leur publication, sous la forme de sept tomes, s'étala entre 1970 et 1986. Entre-temps, l'ethnologie de la France changeait de paradigme et la RCP Aubrac paraissait en retard sur son temps. Voir Arnauld Chandivert, *op. cit.*, p. 16 ; Martine Segalen « L'Enquête de la RCP Aubrac (1963-1966) », *op. cit.*, paragraphe 37.

42. Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, *op. cit.*, p. 180.

43. Chandivert, *op. cit.*, p. 16.

44. Isac Chiva, « L'Ethnologie de la France rurale il y a trente ans », *Ethnologie française*, vol. 37, 2007, p. 104.

45. Chandivert, *op. cit.*, p. 16.

46. Gilles Laferté et Nicolas Renahy, *Tradition, modernisation, domination. Trois regards des études rurales françaises cristallisés autour d'une enquête (Rcp Châtillonnais, 1966-1975)*, 31^e colloque de la *Social Science History Association*, Minneapolis, 2-5 novembre 2006, p. 5.

47. Chandivert, *op. cit.*, p. 8.

collectionnement, Rivière resta ainsi relativement fidèle à sa doctrine⁴⁸. Cela ressort nettement dans un rapport de la RCP⁴⁹, qui insiste sur la relation entre recherche, collecte et le statut de témoin des objets :

- 1) il n'est plus de collection ethnologique digne de ce nom qui n'émane d'une recherche ethnologique.
- 2) extraits sans leur contexte ethnologique, les objets perdent de leur valeur de témoignage.
- 3) les observations, le document sonore, l'image fixe ou animée qu'a produits la recherche et sur lesquels elle fonde son interprétation préservent du même coup cette valeur de témoignage de l'objet et, de ce fait, favorisent l'action scientifique et culturelle que mène le musée.
- 4) l'objet isolé témoigne mal, les complexes d'objets témoignent bien : en d'autres termes, l'accent doit être mis, de préférence à la collecte sporadique :
 - a) sur la collecte systématique, traduisant dans des séries diachroniques ou synchroniques le dynamisme des structures.
 - b) sur les ensembles écologiques, expression globale d'un milieu concret.

Si la RCP innovait par son souci d'étudier l'état de transition de l'Aubrac, force est de constater que la collecte d'objets s'inscrivait plutôt dans la perspective de son entreprise de sauvetage des vestiges de la vie paysanne aubracienne. Comme le formule si justement Martine Segalen : « Si les collections témoignaient de cultures et de savoir-faire qui disparaissaient, la recherche, elle, répondait aux critères de l'ethnologie contemporaine⁵⁰ ». Ainsi, si certains thèmes de cette RCP tentaient de « dire adieu au folklore » et se concentraient sur les enjeux contemporains de la mutation du monde rural en France, la collecte restait, elle, centrée sur les témoins préindustriels, comme le furent les collectes précédentes et suivantes du MNATP, « ce qui fut assumé au nom de l'urgence qu'il y avait à collecter, pendant qu'il était encore temps, les traces de sociétés paysannes en voie de profonde transformation. [...] Cette priorité donnée aux traces d'une civilisation rurale en voie de disparition sera la règle jusqu'à la fin des années 1980⁵¹ ».

Le choix des catégories d'objets collectés pendant la RCP Aubrac⁵² reflétait

48. Malgré d'évidentes continuités, la RCP Aubrac se distinguait toutefois des enquêtes précédentes du MNATP par son caractère intensif plutôt qu'extensif et par la présence sans ambiguïté qu'elle accordait à la recherche : « C'est l'Aubrac qui incarne le mieux le projet de musée-laboratoire dans lequel la recherche prend le pas sur toutes les autres considérations [...] ». Cette présence n'écarta pas néanmoins l'importance accordée aux objets dans le cadre des recherches ethnologiques telles que les concevait le MNATP. Voir Martine Segalen « L'Enquête de la RCP Aubrac (1963-1966) », *op. cit.*, paragraphe 4.

49. Georges-Henri Rivière, *Enquête Aubrac 1964*, *op. cit.*, p. 19-20.

50. Martine Segalen, « L'Impossible Musée des cultures de la France », *op. cit.*, p. 164.

51. Denis Chevallier, « Collecter, exposer le contemporain au MUCEM », *Ethnologie française*, vol. 38, n° 4, 2008, p. 632.

52. L'instrument de recherche du fonds de la RCP Aubrac du MUCEM indique les catégories suivantes pour les objets collectés (total : 987) : agriculture (119 objets) ; transport (2 objets) ; artisanat

les thèmes de prédilection du MNATP et l'ambition de représenter une collectivité paysanne française, un accent particulier étant mis sur l'agriculture et l'élevage. Une grande attention fut ainsi accordée à la documentation des techniques agricoles – ce qu'il est possible d'attribuer à l'influence, entre autres, d'André Leroi-Gourhan, président de la RCP, et de Corneille Jest, lui-même étudiant du fameux ethnologue et préhistorien⁵³. L'accent mis sur ces thèmes se manifesta aussi très concrètement dans les publications de l'Aubrac, dans lesquelles le tome le plus dédié aux objets porte spécifiquement sur l'outillage et les techniques agricoles⁵⁴.

L'attention considérable qui fut accordée aux burons est une autre illustration de la perspective dans laquelle la collecte de l'Aubrac fut envisagée. Ces bâtiments dédiés à la fabrication du fromage et autour desquels se structurait l'élevage bovin étaient en déclin au moment où débuta la RCP et leur exploitation vouée à disparaître. L'inéluctable abandon de ces lieux, ainsi que celle des métiers et des techniques qui leur étaient associés, justifia l'immense travail de documentation et de collecte les concernant⁵⁵. On note d'ailleurs que cette importance accordée aux burons comme témoins matériels de l'Aubrac était présente dès la mise en place de la RCP, un document adressé aux chercheurs expliquant dans la section dédiée aux objets :

L'ambition du Responsable [Georges-Henri Rivière], qui en l'espèce se double du Conservateur en chef, est que notre RCP produise une collection exemplaire, dont l'attrait majeur doit être la reconstitution intégrale de l'intérieur d'un buron dans les galeries du nouveau siège ATP, en construction aux confins du Bois de Boulogne. Une place lui est réservée d'office⁵⁶.

Cette fascination prit en effet la forme de la collecte d'une unité écologique, le buron Chavestras (Cantal)⁵⁷ et qui eut une place de choix dans la Galerie culturelle du MNATP, ouverte au public en 1975.

(69 objets) ; architecture (24 objets) ; élevage (160 objets) ; fromage (177 objets) ; vie domestique (387 objets) ; costumes (11 objets) ; musique (23 objets) ; jeux, fêtes, divers (15 objets).

53. Chandivert, *op. cit.*, p. 6.

54. *L'Aubrac, Tome 6.2 : Ethnologie contemporaine V. Technique et langage – 2^e partie. Technique et outillage agricoles pré-industriels en Aubrac. Abattage et dépeçage du porc. Géographie linguistique de l'Aubrac*, Paris, Éditions du CNRS, 1982.

55. Un tome complet est ainsi dédié aux burons, qui décrit dans le détail leurs origines, les opérations de la fabrication du fromage, ainsi que tous les objets que l'on y trouvait, photographies, dessins et numéros d'objet du MNATP à l'appui. Un film de Dominique Lajoux complétait cette documentation en montrant la vie des buronniers et les gestes techniques de leur travail. Voir *L'Aubrac, Tome 6.1 : Ethnologie contemporaine IV. Technique et langage – 1^{ère} partie. Estivage bovin et fabrication du fromage sur la montagne*, Paris, Éditions du CNRS, 1979.

56. RCP Aubrac, *Règlement et directives*, Paris, 4 mai 1964, p. 10.

57. Fait intéressant, et sans doute parlant, le buron n'y fut pas exposé dans son état à l'époque de la collecte, mais dans celui qu'il avait en 1930, soit à une époque où la production fromagère était plus représentée sur les montagnes de l'Aubrac. Voir Martine Segalen « L'Enquête de la RCP Aubrac (1963-1966) », *op. cit.*, paragraphe 35.

Biais de collectionnement

L'intérêt du MNATP depuis sa fondation pour les témoins préindustriels de la vie paysanne française, son désir de les sauver de l'oubli et de les préserver, ou encore l'intérêt dans le cadre de la RCP Aubrac pour les techniques agropastorales constituent selon moi autant de biais de collectionnement qui eurent une influence sur le choix des objets collectés. Comme le formule si justement Grognet, l'objet ethnographique ici « est avant tout l'abstraction d'un scientifique, l'ethnologue, qui devient son "concepteur", sélectionnant parmi les productions matérielles d'une société celles qui seront "bonnes" pour le musée⁵⁸ ». Le choix du groupe soumis à l'étude et les objets que l'on décide d'y prélever en vue de l'étudier et de le représenter traduit un regard particulier, ici celui de la RCP Aubrac et de ses collecteurs, guidés par les classifications et les thématiques du MNATP.

Mais plus important, ces biais ressortent tout particulièrement à travers ce qui n'est pas collecté, et ce, malgré la volonté de cette RCP de dépeindre une « totalité sociale » sous toutes ses coutures. La quasi-absence d'objets associés à la modernité et à des modes de production industriels est la plus évidente, son non-traitement ayant constitué une des critiques récurrentes adressées au MNATP, qui ne s'en cachait d'ailleurs pas et qui le justifiait par l'urgence de sauvegarder dans un premier temps les vestiges d'un pan de la société française sur le point de disparaître⁵⁹. Pourtant, même si l'Aubrac accusait, au moment de la RCP, un certain retard sur la mécanisation de ses activités agricoles, le processus y était amorcé et aurait pu être représenté⁶⁰. Bien que peut-être plus difficile à restituer par les objets, la vie religieuse de l'Aubrac n'est à peu près pas représentée par le travail de collecte, au même titre que les distinctions et la hiérarchisation des groupes sociaux. Cette dernière absence fut là encore un travers durable du MNATP, qui avait tendance à « gommer » les stratifications sociales de la société française, et ce, jusque dans ses vitrines⁶¹.

Il est aussi possible de voir le biais qu'imposaient les orientations ex-pographiques du musée au travail de collecte. Comme l'explique Calafat et

58. Fabrice Grognet, « Objets de musée, n'avez-vous donc qu'une vie? », *Gradhiva. Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, n° 2, 2005, paragraphe 19 : journals.openedition.org/gradhiva/473.

59. Denis Chevallier, « Collecter, exposer le contemporain au MUCEM », *Ethnologie française*, vol. 38, n° 4, 2008, p. 631-637.

60. C'est justement cette mécanisation qui rendit progressivement obsolète la polyvalence de la race bovine Aubrac, appréciée pour sa capacité de traction, et qui poussa les éleveurs à favoriser son croisement avec d'autres races bovines afin de l'orienter vers la production de viande et la production laitière, un processus qui avait déjà commencé au moment de la RCP. Voir Jean Cuisenier, *L'Héritage de nos pères. Un patrimoine pour demain ?*, Paris, Éditions de la Martinière, 2006, p. 218-220.

61. Martine Segalen « Le Traitement de la modernité au musée national des Arts et Traditions populaires (1960-1996) », *op. cit.*, p. 52.

Chevallier⁶², l'expographie du MNATP se caractérisait par trois propositions en ce qui concerne la monstration des objets techniques, la première et la troisième étant particulièrement parlantes dans le cas de l'Aubrac. Une de ces propositions consistait à utiliser le concept de chaîne opératoire développé par André Leroi-Gourhan pour illustrer des procédés techniques. Dans le cas de l'Aubrac, il est par exemple possible de retrouver l'influence de ce concept dans le traitement de la fabrication du fromage : furent ainsi collectés tous les objets qui intervenaient dans sa fabrication, allant de la traite à l'affinage du fromage dans la cave du buron, en passant par toutes les étapes de transformation (caillage du lait, extraction du petit-lait par pressurage, formation de la tome, broyage de la tome, salage, etc.). L'autre proposition expographique était l'utilisation des fameuses unités écologiques. Au total, quatre furent collectées durant la RCP, leur choix recoupant là encore des thèmes typiques du MNATP et s'intéressant principalement aux techniques : le moulin de Vayssière de Lunet et le buron de Chavestras sur les techniques de fabrication des aliments, la loge du vacher de Seyverac pour l'élevage et l'ensemble mobilier d'une maison du hameau des Fajoux pour la vie domestique.

La collection Aubrac à la lumière de son contexte de collectionnement

Issue de ce vaste travail de collecte, la collection Aubrac de l'UdeM porte la marque de certains de ces biais de collectionnement. Ils permettent ainsi d'expliquer ses principales caractéristiques, dont en particulier l'importante représentation des objets relatifs aux pratiques agropastorales et de l'outillage préindustriel. On pourrait également suggérer l'hypothèse d'un autre type de biais, qu'il me semble possible de déduire à partir de l'état des objets⁶³. En effet, une grande partie d'entre eux sont très nettement dégradés, voire irrémédiablement endommagés, certains portant même les traces d'un abandon durable aux éléments : autrement dit, un état qui laisse penser que les objets n'étaient déjà plus utilisés au moment de la collecte. Il est ainsi possible d'imaginer que ces objets ont pu être collectés justement parce qu'ils ne servaient plus et que leurs donateurs n'avaient probablement rien à perdre à s'en débarrasser, préférant sans doute se départir des objets traînant dans la grange que de ceux qu'ils utilisent encore au quotidien.

Par ailleurs, le moyen de pallier la difficulté d'accéder à certains objets, soit parce que les personnes sur le terrain ne souhaitaient pas s'en départir soit simplement parce qu'ils n'existaient plus, pouvait être l'achat (comme

62. Marie-Charlotte Calafat et Denis Chevallier, « Une technographie par l'objet. Expériences du musée national des Arts et Traditions populaires », *Techniques & Culture*, vol. 1, n° 71, 2019, p. 95-98.

63. Cette hypothèse ne s'applique ici qu'aux objets de l'UdeM, étant donné qu'il s'agit de ceux que j'ai pu observer directement. Toutefois, il me semblerait possible de l'étendre aux autres objets qui furent collectés lors de la RCP Aubrac.

en témoigne certains objets acquis lors d'une foire) ou la commande aux personnes capables de reproduire les objets désirés⁶⁴. En l'absence de données plus précises sur le travail de collecte, il est néanmoins difficile de pousser davantage cette hypothèse. Elle met toutefois en lumière qu'une collection (par sa morphologie et l'état de ses objets) peut être en mesure de parler des stratégies et des biais de collectionnement qui l'ont amenée à être telle qu'elle est.

Du MNATP à l'Université de Montréal

Si c'est dans le cadre de la RCP Aubrac que les objets de la collection Aubrac de l'UdeM furent extraits de leur contexte d'origine, ce n'est pas elle qui explique les raisons de leur venue au Québec. Pour éclairer ce pan de sa trajectoire, il faut s'intéresser aux origines de la collection ethnographique du département d'anthropologie de l'UdeM.

Sa création au début des années 1960 a de prime abord de quoi surprendre, car elle intervint à une époque où la discipline ne s'intéressait plus que moindrement à l'étude de la culture matérielle. En effet, bien que l'émergence de l'anthropologie au XIX^e siècle fût très fortement liée aux musées et à l'étude des objets, ce lien entre la discipline et le monde muséal commença à s'étioler dans le courant des années 1930⁶⁵. Ce recul de l'intérêt de la discipline pour la culture matérielle et pour les objets⁶⁶ était le résultat de la transformation des méthodes et des sujets d'élection de l'anthropologie, devenue plus intéressée par les structures sociales, les systèmes de parenté ou encore la religion, pour l'étude desquels, à l'époque, les collections et les musées n'avaient rien d'indispensable⁶⁷.

L'anthropologie qui s'institutionnalisa dans les universités québécoises durant les années 1960 fut surtout développée par des professeurs formés à l'anthropologie à l'extérieur du Québec, particulièrement dans les universités étatsuniennes, britanniques et françaises⁶⁸ et accusait la même baisse d'intérêt pour la culture matérielle et pour les objets, ainsi que la même déconnexion

64. Plusieurs objets indiqués comme des dons semblent être le résultat de telles commandes, par exemple des maillets (NAC : 18.30 ; 18.31) jamais utilisés et qui ont conservé les lignes de mesure, faites au crayon à mine, nécessaires à leur fabrication par tournage. Plus parlant encore, on retrouve un « bouc » (NAC : 18.10), sorte de pilon qui servait à broyer la tome de fromage et qui n'était plus utilisé dans les burons depuis des années au moment de la RCP Aubrac.

65. Fabienne Boursiquot, « Musées et anthropologie : chronique d'une séparation », *Anthropologie et sociétés*, vol. 38, n° 3, 2014, p. 313.

66. Ce divorce progressif toucha toutes les traditions nationales de l'anthropologie : pour les États-Unis, il se situe dans les années 1920, dans les années 1930 pour la France et dans les années 1940 pour la Grande-Bretagne. Voir William Curtis Sturtevant, « Does Anthropology Need Museums? », *Proceedings of the Biological Society of Washington*, vol. 82, 1969, p. 625-627.

67. Fabienne Boursiquot, *loc. cit.*

68. Claude Bariteau et Serge Genest, « Axes majeurs et développements récents de l'anthropologie au Québec », *Anthropologie et sociétés*, vol. 11, n° 3, 1987, p. 138.

avec le monde muséal. Au Québec, cet intérêt restait plutôt le domaine de prédilection de l'ethnologie québécoise, dont les origines s'inscrivent dans le développement, au début du xx^e siècle, d'un désir de sauvegarder le folklore et la culture populaire canadienne-française, et dont on attribue l'impulsion initiale à cette figure majeure de l'anthropologie et de l'ethnologie qu'est Marius Barbeau. Pour dire cela rapidement, distincte de l'anthropologie telle qu'elle s'est formée au Québec durant les années 1960, l'ethnologie québécoise se développa plutôt entre le milieu des musées et du patrimoine et le milieu universitaire, en particulier à l'Université Laval⁶⁹, et participa à l'émergence de la muséologie comme discipline⁷⁰.

Une collection ethnographique à l'UdeM

Malgré cette désaffection de l'anthropologie universitaire pour les objets et son éloignement du monde des musées dans les années 1960-1970, le projet de création d'une collection au département d'anthropologie intervint presque au même moment que sa fondation (1961). Les sources de l'enthousiasme initial autour de ce projet sont multiples. L'une d'entre elles peut être trouvée dans les trajectoires académiques de ses fondateurs : Guy Dubreuil, Québécois d'origine formé à l'anthropologie à l'université Columbia de New York, et Jean Benoist, originaire de France et formé en biologie et en ethnologie. Que ce soit en raison de leur formation ou de leurs intérêts personnels, ils étaient tous deux porteurs d'un fort intérêt pour les objets, comme l'explique Jean Benoist à propos de son propre parcours :

Le musée de l'Homme, donc musée, collections, etc., a été le lieu où se rencontraient aussi bien les anthropologues les plus sociaux si j'ose dire, que des archéologues, des préhistoriens, des anthropobiologistes. Et bien entendu des ethnologues. Donc ça allait de Marcel Griaule à Michel Leiris, de Jean Rouch à Germaine Dieterlen... donc tous ces grands ancêtres. C'est avec eux que j'ai appris l'ethnologie, avec essentiellement deux professeurs qui ont beaucoup compté pour moi, André Leroi-Gourhan et Roger Bastide. Et puis George-Henri Rivière, qui est devenu un ami et qui lui était vraiment l'homme des collections. [...] Donc ça m'avait donné une sensibilité à cela, aux objets⁷¹.

69. Jean-Pierre Pichette, « Luc Lacourcière et l'institution des Archives de folklore à l'Université Laval (193601944) », *Rabaska, revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 2, 2004, p. 11-29.

70. Pour un compte rendu détaillé de la riche histoire de l'étude du folklore et de l'ethnologie au Québec, voir Yves Bergeron, « Naissance de l'ethnologie et émergence de la muséologie au Québec (1936-1945). De l'« autre » au « soi » », *Rabaska, revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 3, 2005, p. 7-30 ; Anne Castelas, René Rivard, et Yves Bergeron, « La Rencontre de l'ethnologie et de la muséologie, toute une histoire : tour d'horizon du xx^e siècle au xxi^e siècle au Québec », *Ethnologiques*, vol. 40, n^o 2, 2018, p. 27-49.

71. Extrait de l'entrevue avec Jean Benoist, menée par Violaine Debailleul et l'auteur en mai 2021.

Il y avait également chez certains des premiers professeurs recrutés par le département une certaine sensibilité aux objets et à la culture matérielle, voyant l'importance qu'ils pouvaient représenter pour la discipline. Plus pragmatiquement, la création d'une collection donnait aussi l'opportunité de participer au financement des voyages à l'étranger des nouveaux étudiants du département, afin de leur offrir l'opportunité de s'ouvrir à l'international. Comme le rapporte Jean Benoist :

J'ai soumis à l'Université de Montréal l'idée que nous ferions une collection et que l'on donnerait une avance sujette à rapport à des étudiants qui iraient sur le terrain, à condition qu'ils ramènent une collection ayant la valeur de cette avance. Ça a permis d'envoyer des gens ; c'était un motif latéral, mais qui a joué un rôle⁷².

Même si l'intérêt pour cette collection fut porté par quelques professeurs du département et par plusieurs responsables qui développèrent des projets visant à l'utiliser à des fins pédagogiques, force est de constater qu'elle ne connut dans les décennies qui suivirent sa création qu'une attention en dent de scie⁷³. À cela s'ajoutaient les difficultés d'entreposage, et par le fait même de conservation, induite par la limitation des espaces. Mais surtout, la collection du département rejoignait difficilement les intérêts de la plupart des professeurs :

La majorité des professeurs s'en désintéressait totalement. Vraiment, moi je ne comprenais pas, il y avait quatre ou cinq professeurs qui avaient pu, comment dire, surveiller ce qui se passait ici. Mais tout était [en] laisser-aller. [...] Les gens ne voulaient pas d'une politique de musée, les professeurs qui étaient très intellectuels disaient : ah non le musée ça ne nous intéresse pas, nous c'est plutôt les structures sociales, la lutte des classes, Karl Marx, tout ça, ils ne voulaient pas toucher aux objets. C'était comme si c'était déshonorant pour eux⁷⁴.

Ne disposant pas d'une politique d'acquisition, les objets étaient plutôt acquis ou collectés au gré des opportunités qui se présentaient. On demandait ainsi aux professeurs ou aux étudiants de ramener des objets de leur terrain afin de participer au développement de la collection, bien que ceux-ci aient

72. *Loc. cit.*

73. Elle connaît finalement une situation assez semblable à celle de la plupart des collections universitaires en Amérique du Nord et en Europe, soit celui d'un abandon progressif tout au long de la seconde moitié du xx^e siècle, principalement en raison de la transformation des disciplines auxquelles elles sont associées. Ce fut toutefois dans le courant des années 1990-2000 qu'elles commencèrent à susciter un nouvel intérêt, bien que pour des raisons différentes et avec des incertitudes persistantes sur leur rôle et leur utilité. Voir Michèle Antoine, « Les universités doivent-elles vraiment exposer leurs collections au grand public ? », *La Lettre de l'OCIM. Musées, patrimoine et culture scientifiques et techniques*, vol. 129, 2010, p. 7-12 ; Dominique Ferriot et Marta Lourenço, « De l'utilité des musées et collections des universités », *La Lettre de l'OCIM*, vol. 93, 2004, p. 4-16.

74. Extrait de l'entrevue avec Guy Dubreuil, menée par Violaine Debailleul en 2004.

généralement été secondaires, voire non pertinents pour leurs recherches selon Jean Benoist : « On a eu l'idée de commencer cette collection, en bricolant, selon les circonstances, les lieux où on avait des relations, les étudiants qui parlaient sur des terrains. Pour des motifs d'ailleurs qui n'étaient pas d'aller chercher des collections, c'est très rare⁷⁵ ». Ainsi, malgré que le département incitât ses étudiants et ses professeurs à collecter sur leur terrain, les intérêts de ces derniers étaient ailleurs, suivant l'air du temps de la discipline, qui accordait moins d'attention aux objets et à la culture matérielle⁷⁶.

Camil Guy en Aubrac

Appartenant aux premières cohortes d'étudiants du département d'anthropologie de l'UdeM, c'est dans le cadre de sa maîtrise que Camil Guy réalisa son terrain en Aubrac. La raison de sa participation à la RCP s'inscrivait pleinement dans la volonté du département de donner l'occasion à des étudiants québécois de se tourner vers l'extérieur de la province. Comme le décrit Jean Benoist :

Nous voulions très rapidement que nos étudiants prennent contact avec le monde extérieur. N'oubliez pas que le Québec en 61-64, tout ça se passe avant 65, était un pays assez confiné, non pas par le virus, mais par la superposition d'un monde anglo-saxon qui étouffait beaucoup le Québec et les Québécois. On ne se rend pas compte à quel point la notion de colonisé était forte. [...] Pour tout ce qui était extérieur, il y avait des Anglais. Et donc on voulait vraiment percer le mur et envoyer nos étudiants dans différents endroits⁷⁷.

Par ailleurs, cette opportunité de se greffer à l'immense projet de recherche fut avant tout le fait d'un des fondateurs du département. Comme l'explique Camil Guy : « [Jean Benoist] avait tous ses contacts avec ces chercheurs en France, et c'est lui finalement qui avait organisé ce séjour pour un étudiant de l'UdeM dans cette grande équipe, Recherche coopérative sur programme⁷⁸ ».

Installé dans le petit village de Marchastel, Guy réalisa son terrain sur la commune du même nom entre juin et septembre 1964, assisté par les responsables de la RCP, en particulier Corneille Jest, le chef de mission. Malgré sa participation au travail de collecte en Aubrac, les objets et la culture matérielle n'étaient initialement pas une préoccupation pour Camil Guy :

75. Extrait de l'entrevue avec Jean Benoist, *op. cit.*

76. L'analyse de Bariteau et Genest (*op. cit.*, p. 130-137) des mémoires et des thèses d'anthropologie publiées entre 1964 et 1986 fait ressortir pour la période 1964-1979 l'intérêt des étudiants pour l'anthropologie économique et l'anthropologie politique, et plus largement pour les thèmes du développement et du changement social.

77. Extrait de l'entrevue avec Jean Benoist, *loc. cit.*

78. Extrait de l'entrevue avec Camil Guy, menée par l'auteur et Violaine Debailleul en février 2021.

Ça [la collecte d'objets ethnographiques], ce n'était pas vraiment dans mes projets. C'est surtout Corneille Jest qui a insisté pour que je fasse ça. [...] Il voulait couvrir le plus d'aspects possible de la culture régionale. Moi mon projet c'était plus l'organisation socioéconomique, les relations entre les familles, le développement, etc. [...] Donc, pour dire vrai, je n'étais pas intéressé à ça⁷⁹.

C'est donc au même titre que les autres chercheurs de la RCP Aubrac que Guy semble avoir participé à la collecte d'objets sur son terrain. La façon dont la collection Aubrac de l'UdeM fut constituée diffère ainsi de celle des autres collectes mises en œuvre par le département d'anthropologie, c'est-à-dire où les objets étaient collectés un peu hasard et à la discrétion de l'étudiant ou du professeur sur son terrain. Par ailleurs, il semble qu'il était entendu dès le début du projet que des objets collectés dans le cadre de la RCP seraient attribués à l'UdeM, Jean Benoist suggérant que ce don était en partie motivé par l'amitié qu'il entretenait avec Georges-Henri Rivière. Le chemin emprunté par les objets depuis l'Aubrac jusqu'à Montréal est lui aussi assez nébuleux. Il semble toutefois que, comme tous les autres objets collectés durant la RCP, ceux-ci aient été mis en dépôt pendant un temps au MNATP, avant de finalement être acheminés vers Montréal.

Synthèse de la trajectoire de la collection Aubrac

On peut ainsi dresser le portrait suivant des conditions et des raisons qui ont mené à la création de la collection Aubrac. Tout d'abord, il y avait la volonté du département d'anthropologie d'intégrer un étudiant québécois à cette RCP, entente produite par Jean Benoist et Georges-Henri Rivière et dans laquelle il était entendu que le département pourrait avoir quelques objets issus de la collecte entreprise par la RCP. Cette dernière demande découlait directement du désir du département d'anthropologie de développer sa collection nouvellement créée, profitant de toutes les occasions pour l'enrichir selon les terrains de recherche de ses étudiants et de ses professeurs. Toutefois, de la même manière que le lieu de son terrain fut choisi par Corneille Jest, le travail de collecte de Camil Guy a dû suivre les mêmes consignes qui étaient celles données aux autres ethnologues-collecteurs qui travaillaient sur des terrains délimités de l'Aubrac. Ces consignes suivaient finalement les directives en matière de collecte qui étaient celles établies en amont par les responsables de la RCP et qui prolongeaient l'approche et les intérêts développés depuis des années par le MNATP. Ainsi, même si les objets qui composent aujourd'hui la collection Aubrac de l'UdeM se retrouvèrent par un concours de circonstances à Montréal, en l'occurrence par la volonté du nouveau département d'anthropologie de l'UdeM de rassembler des objets ethnographiques, la

79. *Loc. cit.*

manière dont ils furent collectés (ou autrement dit choisis) reste avant tout le fait de la démarche générale de la RCP Aubrac.

Conclusion

Collectés dans le contexte de ce projet de recherche majeur que fut la RCP Aubrac, les objets qui composent la collection Aubrac de l'UdeM avaient pour première vocation d'être les témoins d'une société paysanne sur le déclin et dont il était urgent de sauvegarder les traces. Ils devenaient ainsi les supports de la représentation des modes de vie et des savoir-faire de cette région à une époque chamboulée par les transformations de la vie rurale en France. Toutefois, cet article montre que la signification de cette collection ne se réduit pas à ce statut de témoin d'un Aubrac traditionnel.

Bien qu'elle soit généralement plutôt utilisée pour des objets, l'approche biographique invitait à s'intéresser à sa trajectoire et à faire ressortir les contextes qui participèrent à sa constitution. Ainsi, on a pu voir comment l'analyse du contexte intellectuel de la collecte en Aubrac peut éclairer ses biais de collectionnement et, en fin de compte, le contenu et les caractéristiques de la collection. Cette analyse a ainsi fait ressortir les orientations particulières de la RCP Aubrac, elles-mêmes héritées de la riche et complexe histoire du MNATP et de la construction d'une discipline, l'ethnologie de la France, qui avait alors la volonté de « dire la France »⁸⁰ sous l'angle de ses traditions et de sa paysannerie. Le choix de l'Aubrac comme sujet d'étude et la manière d'y entreprendre une collecte exhaustive d'objets témoins de sa culture matérielle s'inscrivaient dans cette trajectoire intellectuelle et scientifique et informent les intentions qui ont orienté la sélection des objets. La venue de ces objets à Montréal a constitué une autre étape majeure de sa vie. Cet événement s'est éclairé par l'analyse du contexte de la création de la collection ethnographique du département d'anthropologie de l'UdeM, qui découlait elle-même de la trajectoire particulière de ses fondateurs, ainsi que celui, plus large, du développement de ce département alors soucieux d'élargir l'horizon de ses premiers étudiants appelés à partir sur le terrain.

Ces analyses sont autant de démonstrations de la pertinence de l'application de l'approche biographique à une collection. En offrant un aperçu des influences, des intentions et des contextes qui la traversent, cette approche montre que la collection Aubrac ne peut pas être réduite à parler de son contexte d'origine, mais permet également de parler de ceux qui l'ont collectée, déplacée et conservée. Cette dernière idée m'amène à suggérer qu'il est possible d'élargir son statut : s'il s'agit bien entendu d'une collection ethnographique, elle est également le témoin d'une pratique scientifique

80. Laferté et Renahy, *op. cit.*, p. 6.

et de méthodes propres à une époque et à une tradition où les objets sont parties prenantes du travail ethnologique. Cette idée d'aborder des objets ethnographiques sous l'angle d'une pluralité de significations fut d'ailleurs appliquée aux collections du MNATP elles-mêmes, comme a pu l'illustrer l'exposition *Georges-Henri Rivière. Voir, c'est comprendre* (2018-2019) au MUCEM, où les objets, initialement à vocation ethnographique, permettaient de témoigner de la vie, de la muséographie et de l'ethnologie du fondateur du MNATP⁸¹. Considérer une collection comme porteuse de significations différentes offre ainsi de nombreuses opportunités d'utilisation, que ce soit pour sa mise en valeur ou pour illustrer, dans un contexte d'enseignement muséologique ou anthropologique, la porosité des catégories par lesquelles on attribue des statuts ou des rôles aux objets. Autant d'opportunités finalement de faire ressortir la complexité et la richesse des objets qui peuplent les collections ethnographiques.

81. Marie-Charlotte Calafat et Germain Viatte, « Retour d'expériences sur l'exposition *Georges-Henri Rivière. Voir, c'est comprendre* au MUCEM », *La Lettre de l'OCIM. Musées, patrimoine et culture scientifiques et techniques*, vol. 184, 2019, p. 10-17.